

## Écrire son autobiographie (les autobiographies communistes d'institution, 1931-1939)

In: Genèses, 23, 1996. pp. 53-75.

### Résumé

■ Claude Pannetier, Bernard Pudal : Écrire son autobiographie (les autobiographies communistes d'institution, 1931-1939). Le mouvement communiste faisait du contrôle biographique un élément essentiel de sa politique des cadres. Fondée sur une première étude de 364 autobiographies (désormais accessibles grâce à l'ouverture des archives soviétiques) rédigées par les militants à la demande de la commission des cadres entre 1931 et 1939, cette recherche propose un cadre d'analyse de ces textes susceptible de rendre compte des relations tendues entre des visées institutionnelles et des militants plus ou moins prédisposés à réussir le travail à la fois social et psychologique que l'institution leur enjoignait d'effectuer en les «invitant» à écrire leur autobiographie. Inscrite dans une histoire de plus longue durée, celle des contrôles institutionnels du «for intérieur», l'autobiographie communiste d'institution révèle les multiples et parfois contradictoires modalités des remises de soi propres à l'univers partisan communiste.

### Abstract

Writing One's Autobiography (institutional Communist autobiographies, 1931-1939). Biographical control was an essential element of leadership policy within the Communist movement. This study is based on the first group of 364 autobiographies made available to scholars by the recent opening of Soviet archives. It proposes a framework for analyzing the texts that is able to account for the tense relations between institutional aims and militants who were more or less predisposed to accomplish the social and psychological work the institution enjoined them to perform by "inviting" them to write their autobiographies. Institutional Communist autobiographies, which belong to the long-term history of institutional control over "the depths of the heart", reveal a variety of sometimes contradictory modes of self-recall, characteristic of the Community Party world.

---

Citer ce document / Cite this document :

Pannetier Claude, Pudal Bernard. Écrire son autobiographie (les autobiographies communistes d'institution, 1931-1939). In: Genèses, 23, 1996. pp. 53-75.

doi : 10.3406/genes.1996.1386

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1996\\_num\\_23\\_1\\_1386](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1996_num_23_1_1386)

---

---

# ÉCRIRE SON AUTOBIOGRAPHIE (LES AUTOBIOGRAPHIES COMMUNISTES D'INSTITUTION, 1931-1939)

---

*« Bien que faisant consciencieusement son travail pour le parti il semble animé d'idées anarchistes et petites bourgeoises. Discipliné à l'intérieur du parti il tient parfois dans sa famille des propos indignes d'un communiste. N'a pas une base marxiste d'éducation et intérieurement il est insuffisamment convaincu que la politique du parti est juste et ne comprend pas les problèmes dans toute leur étendue. Cependant dans le parti il applique les décisions est dévoué et ne manifeste pas ses doutes. Les responsables du parti, du rayon et de la région sont satisfaits de son travail »<sup>1</sup>*

*(Georges Dudach, à propos de son père, autobiographie de 1937).*

**Claude Pennetier,  
Bernard Pudal**

## Archives soviétiques et interprétations du communisme

Le mouvement communiste faisait du contrôle biographique un élément essentiel de sa politique de sélection des cadres. Historiens, sociologues, politistes, pressaient l'importance des « bios » à partir de quelques cas, des traces des questionnaires et des témoignages. On connaissait pour l'après Seconde Guerre mondiale les questionnaires biographiques que devaient remplir les militants. L'expression « bioter » était devenue une expression courante au sein du PCF. Mais si l'on connaissait ce questionnaire assez bureaucratique<sup>2</sup>, les autobiographies rédigées par les communistes sur la base du schéma autobiographique très complet des années trente n'avaient jamais pu faire l'objet d'une étude, la plupart d'entre elles ayant été vraisemblablement brûlées, les

1. Les documents utilisés dans cet article ont été consultés et microfilmés à Moscou dans le cadre de l'élaboration du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*, par Claude Pennetier et Nathalie Viet-Depaule. Merci à Rémi Skoutelksy, Michel Dreyfus, Nicole Racine, Serge Wolikow qui ont également travaillé au CRCEDHC (Centre russe de conservation et d'étude des documents en histoire contemporaine) et nous ont fait bénéficier de leur aide. Merci également à Mikhaël Panteleiev pour son concours et à Cyril Anderson, Directeur du CRCEDHC, qui nous a autorisés à microfilmer les documents autobiographiques. La citation est extraite de l'autobiographie de Georges Dudach, 1937, CRCEDHC 495 270 670. Pour toutes les citations, nous avons respecté l'orthographe des militants.

2. Philippe Robrieux l'avait publié en annexe de son *Histoire intérieure du parti communiste, 1945-1972*, Paris, Fayard, 1981.

## DOSSIER

*Histoire politique,  
histoire du politique II*

Claude Pennetier, Bernard Pudal  
*Écrire son autobiographie.  
Les autobiographies communistes  
d'institution, 1931-1939*

3. Cf. Pierre Broué, Claude Pennetier, Serge Wolikow, «Les archives de Moscou : les enjeux», *Politis La Revue*, n° 7, 1994.

4. Cf. articles de Stéphane Courtois, «Archives du communisme : mort d'une mémoire, naissance d'une histoire», Nicolas Werth, «De la soviétologie en général et des archives en particulier» dans *Le Débat*, n° 77, et réponses de François Bédarida et Pierre Vidal-Naquet dans le n° 78. La revue *Communisme* a consacré un numéro triple aux archives du communisme, n° 32-33-34, 1993. Cf. aussi *Les Cahiers de l'IREM*, n° 52-53, 1993.

5. Arlette Farge, *Le Goût de l'archive*, Paris, Le Seuil, 1989 ; cf. aussi, de Jacques Derrida, *Mal d'Archive*, Paris, Galilée, 1995.

6. Claude Pennetier, «Thorez-Marty, Paris-Moscou», communication au colloque Histoire du Komintern, Moscou, novembre 1994, en cours d'édition par l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam.

7. Sur les obstacles inhérents à ce type d'analyse analogique, cf. Marc Lazar, «Communisme et religion», dans *Rigueur et passion, Hommage à Annie Kriegel*, Cerf, L'âge d'homme, 1994, et Bernard Pudal, «Religion et communisme, Église et Parti Communiste : métaphores et analogies», communication au Congrès de l'Association française de science politique, Paris, septembre 1992, dactylographié, 40 pages.

8. Serge Bernstein, Robert Frank, Sabine Jansen, Nicolas Werth, *Rapport de la commission d'historiens constituée pour examiner la nature des relations de Pierre Cot avec les autorités soviétiques*, B & Cie, 1995.

autres ayant été acheminées «là-haut», c'est-à-dire à la commission des cadres du Komintern à Moscou. Ces autobiographies collectées par la commission des cadres du Parti communiste français entre 1931 et 1939 couvrent l'ensemble du pays et des niveaux de responsabilités divers, des membres du secrétariat national aux dirigeants régionaux. Leur consultation est devenue possible grâce à l'ouverture des archives soviétiques, en l'occurrence, celles du CRCEDHC (ex-Institut du marxisme-léninisme). L'analyse de ce matériel, tout à fait unique<sup>3</sup>, pose préalablement la question plus générale des éventuels effets de l'ouverture des archives soviétiques sur les interprétations de l'histoire du communisme.

L'ouverture partielle des archives soviétiques, et plus généralement des archives des ex-pays de l'Est, réactive de manière particulièrement aiguë des enjeux à la fois disciplinaires et paradigmatiques.<sup>4</sup> L'«archive» redonne le primat aux historiens : elle constitue par excellence la source à la fois réelle et fantasmatique qui s'intègre à l'imaginaire du métier d'historien<sup>5</sup>. Dans le cas du communisme, les archives seront convoquées à juste raison pour tenter de valider ou d'invalidier des interprétations, factuelles ou plus générales, qui ont alimenté certaines controverses de l'historiographie du communisme. Ce sont à la fois les liens du PC et de l'IC ou du PCUS et donc le degré «d'indépendance» du PC vis-à-vis de Moscou, ou plus exactement le système d'interaction en jeu, la distance entre les explications officielles des tournants politiques et leur inféodation réelle aux stratégies diplomatiques de l'URSS, qui sont en question ; mais aussi l'ensemble des affaires «internes» qui, faute d'archives, restaient protégées par les secrets de parti, l'affaire Barbé-Celor ou l'affaire Marty-Tillon<sup>6</sup> par exemple – sans compter toutes les biographies qui seront désormais nourries de données jusqu'alors tenues secrètes. Associée à des analyses qui réinterprètent le communisme comme religion, sans que cette analogie soit réellement pensée<sup>7</sup>, la tentation que risque d'alimenter cette injection archivistique suit une ligne de pente assez claire que deux dossiers brûlants viennent assez illustrer : celui de Jean Moulin, celui de Pierre Cot<sup>8</sup>. Comme le souligne avec force Étienne François dans un article significativement intitulé «Les “trésors” de la Stasi ou le mirage des archives»<sup>9</sup>, le premier bilan du «fol espoir» suscité par ces archives invite à raison garder.

«On commence à se rendre compte que tout n'est pas si simple, que les nouvelles archives ne sont pas la bouche de la vérité, que comme toutes les autres archives, elles doivent être soumises à une critique des sources exigeantes, que leur maniement ne peut se faire qu'à condition de respecter des précautions éthiques et méthodologiques élémentaires, et que même bien utilisées, et interrogées à partir de questions pertinentes, elles ne dispensent pas l'historien de son travail habituel de reconstitution et d'interprétation – et ne donnent pas réponse à tout».

On peut raisonnablement penser que l'ouverture des archives soviétiques aura pour effet de redonner à la dimension internationale de l'histoire du PCF toute sa place. Apparaîtra sans doute plus clairement une stratification du PC, à la fois mêlée aux structures officielles et relativement autonome, déjà connue, mais à l'évidence avec moins de sources, qui sera fonction du degré d'engagement dans les relations de pouvoir déterminées par la dimension internationale du mouvement communiste. Pour ne prendre qu'un exemple, le rôle d'Eugen Fried mérite d'être exhumé dans toute son amplitude et sa complexité<sup>10</sup>. A l'inverse, il serait naïf de s'imaginer que l'ouverture des archives puisse annuler les acquis scientifiques dus à l'histoire, la sociologie et l'anthropologie historique du communisme, sauf à réduire l'histoire du communisme à une plate vision événementialiste voire à ses dimensions «secrètes», en cautionnant ainsi inconsciemment une conception conspiratoire de l'histoire.

Dans les analyses qui suivent nous proposons une première étude des différentes modalités de remise de soi et de distance critique ainsi qu'une esquisse de l'histoire du contrôle biographique<sup>11</sup>. Dans cette recherche, qui repose sur une première étude de 219 individus soit 364 autobiographies, nous nous proposons d'exposer le cadre d'analyse<sup>12</sup> de ces documents, rédigés par des militants qui se sentaient le plus souvent tenus de dire le plus sincèrement possible ce qu'ils étaient, non seulement comme «hommes publics» mais aussi dans leur vie «privée», voire ce qu'ils pensaient ou avaient pensé dans leur for intérieur<sup>13</sup>. A cette fin, les points de vue convoqués se doivent d'être divers.

Ces analyses, loin de rompre avec des questionnements antérieurs ou de prétendre apporter des «révélations», s'inscrivent au contraire dans le prolongement de ces études même si elles conduisent à en remanier certains

9. Étienne François, in *Passés recomposés*, sous la direction de Jean Boutier et Dominique Julia, *Autrement*, n° 150/151, 1995. Cf. aussi sur cette question, Alain Garrigou, «Le politologue aux archives», *Politix* n° 6, 1989, p. 145.

10. Une biographie d'Eugen Fried, par Stéphane Courtois, est en cours.

11. Cf. notre article, «La vérification», *Autrement*, n° 150/151, 1995.

12. Pour une analyse plus approfondie d'un militant, cf. Claude Pennetier, Bernard Pudal, «For intérieur et remise de soi dans l'autobiographie communiste d'institution (1931-1939) : l'étude du cas Paul Esnault», in *Le For intérieur*, p. 325-340, PUF-CURAPP, 1995.

13. Un exemple : «Ma position a toujours été celle de l'IC sauf qu'au moment de l'affaire Souvarine, la lecture de "Cours nouveau" m'a fait hésiter pendant quinze jours, avec d'ailleurs la majorité du comité fédéral du Pas-de-calais», Auguste Havez, CRCEDHC, 495 270 249, autobiographie datée du 30 juillet 1930 (date en réalité de la campagne de vérification plutôt que celle de l'autobiographie elle-même).

## DOSSIER

*Histoire politique,  
histoire du politique II*

Claude Pennetier, Bernard Pudal  
*Écrire son autobiographie.  
Les autobiographies communistes  
d'institution, 1931-1939*

attendus. On souhaite suggérer qu'une exploitation socio-historique de ces documents, bien loin d'annuler les acquis de l'histoire et de la sociologie du communisme, peut au contraire participer à en affiner les résultats, en permettre le questionnement et en envisager certains développements, prosopographiques en particulier. On souhaite démontrer que les autobiographies d'institution peuvent constituer une documentation de premier plan pour une analyse en profondeur des logiques de fidélisation et d'infidélisation des cadres et dirigeants communistes.

Étudier les autobiographies communistes d'institution, c'est donc un biais pour analyser l'histoire des relations tendues entre des visées institutionnelles et des militants plus ou moins prédisposés à réussir le travail à la fois social et psychologique que l'institution leur enjoignait d'effectuer.

### **Le contrôle biographique, une histoire de longue durée**

Comme le souligne Alain Dewerpe dans son anthropologie historique du secret d'État contemporain, «l'obsession de savoir biographique total qui est le propre du <sup>xx</sup>e siècle»<sup>14</sup> n'est au fond que le terminus *ad quem* d'un programme politique diffus qui aspire, «dès le <sup>xviii</sup>e siècle, à un savoir total et permanent des comportements et des opinions»<sup>15</sup>. Cette érudition biographique d'État concerne aussi bien l'appareil statistique et son histoire, les sciences sociales et ses techniques de mise en forme biographique des destins sociaux (Le Play par exemple), le développement des procédures administratives<sup>16</sup> d'identification (le «bertillonnage») que la constitution de plus en plus sophistiquée par les services de renseignements policiers de dossiers personnels et de fichiers biographiques<sup>17</sup>. Obsession en principe sans limite, s'il est vrai, comme l'affirme Durkheim dans *Les Règles de la méthode sociologique*, «que tout individu est un infini» et que «l'infini ne peut être épuisé». Cette obsession de savoir biographique, si manifestement à l'œuvre dans le monde communiste, tient à la volonté d'emprise d'un pouvoir politique moderne soucieux de connaître et de contrôler les opinions privées et publiques. Elle est indissociable, de ce point de vue, de «l'analyse, énoncée par Norbert Élias, selon laquelle la construction de l'État moderne a partie liée avec celle de l'individu en lui donnant l'espace dans lequel il peut développer son propre

14. Alain Dewerpe, *Espion. Une anthropologie historique du secret d'État contemporain*, Paris, Gallimard, 1995, p.193.

15. *Ibid.*, p. 224.

16. Rolande Trempe, «Pour une meilleure connaissance de la classe ouvrière. L'utilisation des archives du personnel : le fichier du personnel», *Mélanges d'histoire sociale offerts à Jean Maitron*, Les Éditions ouvrières, Paris, 1976.

17. Claude Pennetier, «Du fichier au livre d'or», dans *Nom, Prénom, Autrement*, n° 147, 1994.

monde intérieur»<sup>18</sup>. Elle est prise dans «les relations entre le secret public constitutif de l'émergence de l'État et le secret privé constitutif de celle du moi contemporain»<sup>19</sup>. Cette possibilité individuelle de dissimulation et de feinte distance aux institutions ne pouvait qu'accroître, corollairement, le travail institutionnel d'interprétation et de contrôle, variable suivant les pratiques visées<sup>20</sup>. L'histoire des pratiques de lecture comme l'histoire religieuse à l'époque moderne et contemporaine, pour ne prendre que ces deux exemples, ont en commun d'être hantées par les «prises de distance» aux croyances qui sont au fondement de l'ordre social et/ou du pouvoir symbolique de l'Église, prises de distance masquées, et rendues possibles, par la protection qu'offre la lecture silencieuse<sup>21</sup> dans le premier cas, ou dissimulées dans des pratiques rituelles qui se vident progressivement de leur substance dans le second. On peut comprendre par conséquent que les entreprises de biens de salut (Max Weber) – dont la pérennisation repose essentiellement sur la qualité de l'engagement des fidèles ou des militants – soient au premier chef concernées par la question de la gestion du for intérieur. C'est ce qui explique, sans doute, que l'Église catholique soit l'institution *princeps* qui ait tenté d'exercer son contrôle sur le for intérieur des individus. La direction de conscience a son histoire et ses techniques d'institution (la confession)<sup>22</sup> et les séminaires sont les lieux d'un intense travail d'observations réciproques, d'interprétations des comportements, d'évaluations des «vocations» religieuses, qui impliquent un «biographisme» de chaque instant. La comparaison, qui s'impose fréquemment, entre Église et Parti communiste, tient vraisemblablement d'abord à l'homologie des contraintes qui les caractérise, homologie qui les confronte l'une et l'autre à des enjeux institutionnels analogues, ainsi que le souligne Jean-Claude Passeron, en étendant aux partis qu'il appelle «totalitaires» certaines des propriétés caractéristiques de l'institution scolaire et de l'institution ecclésiale<sup>23</sup>.

Cette voie, Jeannine Verdès-Leroux<sup>24</sup> l'avait empruntée en transposant le concept d'institution totale d'Erving Goffman à l'étude du PCF. Mettant alors en évidence l'emprise (différentielle) de l'institution communiste sur ses membres, elle avait commencé à décrire les voies par lesquelles ces derniers étaient progressivement conduits à faire corps avec l'institution. La «contre-société» communiste, par analogie avec les insti-

18. Alain Dewerpe, *op. cit.*, p. 309.

19. *Ibid.*, p. 309.

20. «C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que s'enracine en chaque individu l'assurance qu'il est légitime de juger et de savoir. Ce que fait surgir l'archive policière, c'est que l'opinion populaire des périodes anciennes ne se forge pas selon un processus cumulatif et automatique lié à la multiplication des lectures (libelles, pamphlets, placards), mais par l'écart des pensées confrontées à une pluralité d'événements», Jean Boutier et Dominique Julia, «Ouverture : à quoi pensent les historiens», *Autrement*, n° 150/151, p. 49.

21. Les questionnaires biographiques comportent une question sur les lectures, à laquelle les militants répondent avec plus ou moins de précision, se justifiant parfois d'être obligés de lire la presse «ennemie» afin d'ajuster leur travail de propagande.

22. Cf. Jean Delumeau, *L'Aveu et le Pardon*, Paris, Fayard, 1990 et Aloïs Hahn, «Contribution à la sociologie de la confession et autres formes institutionnalisées d'aveu : autothématisation et processus de civilisation», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 1986.

23. «Rien d'étonnant en effet, affirme Jean-Claude Passeron, si un système d'enseignement institutionnalisé qui partage avec les institutions religieuses à vocation universaliste (Églises) quelques grandes fonctions sociales et symboliques [...] est historiquement amené à produire des mécanismes analogues d'autoreproduction : spécialisation et conformation des agents de diffusion, minimisation des risques de déformation du message au cours du temps et à travers l'espace. On retrouverait évidemment certains de ces traits dans les partis politiques à vocation universaliste (ou totalitaire) dans la mesure où leur structure obéit aux mêmes contraintes fonctionnelles, en particulier aux exigences de l'encadrement des masses et de la revendication d'un monopole de légitimité symbolique», *Le Raisonnement sociologique*, Paris, Nathan, 1991, p. 92.

24. Jeannine Verdès-Leroux, *Au service du parti*, Paris, Fayard/Éditions de Minuit, 1983.

## DOSSIER

*Histoire politique,  
histoire du politique II*

Claude Penner, Bernard Pudal  
*Écrire son autobiographie.  
Les autobiographies communistes  
d'institution, 1931-1939*

25. «Quand je fus sorti de l'orphelinat où l'on m'avait offert d'aller au séminaire, je lis donc ce que je pus trouver car j'aimais lire. Je lus le journal les illustrés, les romans, je voyais les Bolcheviks comme des bandits», Autobiographie (22 décembre 1932) de Maurice Ancelle, CRCEHC 495 270 893.

26. Nous partageons par conséquent les réserves qu'exprime Frédérique Matonti sur certains usages de la référence à Goffman. De même qu'elle justifie la méthode ethnographique parce qu'elle permet de lire «entre les lignes» des textes apparemment conformes, de même, l'analyse comparée des autobiographies peut permettre d'entrevoir, sous l'accord, les distances prises, souvent tues. Cf. l'introduction de *La double illusion* (La Nouvelle Critique : une revue du PCF (1967-1980) de Frédérique Matonti, Thèse de doctorat de science politique, 1996, 788 pages.

27. Pierre Bourdieu, «Les rites comme actes d'institution», *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 43, 1981.

28. Sur les usages des nécrologies ouvrières avant 1914, cf. Michel Offerlé, «Illégitimité et légitimation du personnel politique ouvrier en France avant 1914», *Annales ESC*, 4, 1984.

tutions totales visées par E. Goffman, se caractérisait, dans ses analyses, par un ensemble cohérent de techniques d'inculcation d'une identité partisane déterminée. Au mieux (ou au pire, c'est selon), il s'agissait d'atteindre le for intérieur des membres du parti politique de telle sorte que leur quant-à-soi le plus intime puisse être évalué ou publicisé dans l'enceinte partisane et objet d'investigations éventuelles.

La pratique du questionnaire biographique, pour les cadres du Parti communiste, est une des modalités de l'intériorisation de cette remise de soi. Elle signifie à l'impétrant que la totalité de son histoire individuelle est désormais sous le regard de l'institution. Ce don de soi qui commence par le don de sa vie «racontée», c'est-à-dire parfois de ses errements avoués<sup>25</sup>, de ses pensées cachées, ce don de soi est un rite d'institution effectué par des militants qui se sont «réunis» et cherchent dans l'homogénéité du corps partisan et dans sa transparence à soi, l'alliage susceptible d'arracher aux forces du monde un monde différent. Le concept d'«institution totale ouverte» ne doit pas masquer la pluralité des rapports au parti communiste et les distances critiques qui s'y jouent<sup>26</sup>. S'il est plus adapté à la période «stalinienne» (1930-1956) qu'aux années d'*aggiornamento* (1967-1980), il conduit à s'interroger sur les voies de recherche susceptibles de rendre compte de distances critiques qui ne peuvent être dites, voire qui ne peuvent s'avouer, aux autres et parfois à soi-même. C'est précisément l'objet de cette étude.

### L'autobiographie communiste : un rite d'institution<sup>27</sup>

Ces récits autobiographiques prennent une place spécifique dans l'ensemble des biographies édifiantes et des productions autobiographiques qui caractérisent l'univers partisan communiste. De la biographie édifiante, écrite ou dite, aux autobiographies, le militant est convié par l'identification biographique à conduire et à modeler sa destinée, ce qu'atteste parfois l'autobiographie d'institution. Ainsi Édouard Aubert affirme-t-il tout de go que c'est le récit, par Julien Racamond, de la vie militante de Claudius Richetta, secrétaire de la Fédération CGTU du Textile et membre du Comité Central, après son décès<sup>28</sup>, qui l'engagea à devenir ce militant communiste qu'il rêve d'être sans trop oser s'en croire digne et apte :

«Les camarades me firent en mars 1935 après la grève Gillet, monter à Paris à un Comité National. J'entendis Racamond faire l'éloge de Richetta et raconter sa vie. Le discours de Racamond bouleversa littéralement mes vues et mes conceptions. Je revins avec une autre conception de la lutte et mesurant toute mon ignorance je décidais de me mettre furieusement au travail»<sup>29</sup>.

L'autobiographie rédigée à la demande des responsables aux cadres est un rite d'institution qui annule symboliquement la séparation vie privée/vie publique au profit de l'institution, annulation diversement acceptée par les militants suivant leur rapport à l'institution. Elle fait du secret privé un secret d'institution, participant ainsi à édifier la frontière entre un «eux» et un «nous», un «dedans» et un «dehors», ainsi que l'écrit ingénument Lucien Monjauvis<sup>30</sup>. Elle participe à affecter le militant autobiographié à sa place dans la hiérarchie du secret d'institution<sup>31</sup>. Les autobiographies déposées à Moscou révèlent d'ailleurs parfois d'authentiques secrets d'institution. Cette annulation symbolique n'est pas sans effet : elle peut être au principe d'un véritable clivage du «moi», d'une sorte de dédoublement de la personnalité qui recoupe la double dimension, nationale et internationale du communisme en engageant l'individu dans une idéologie, au sens que donne à ce concept Jacques Maître<sup>32</sup>. Comme acte d'institution, l'autobiographie communiste d'institution participe à l'endossement progressif d'une identité partisane complexe : elle est l'une des séquences de la «régénération» du militant, cette «seconde naissance» (Jeannette Thorez-Vermeerch<sup>33</sup>) à laquelle il est appelé. Elle s'inscrit par conséquent dans un travail psychologique, social et politique, de «soi» sur «soi», tout à fait spécifique, qui prédispose les militants les plus enclins à investir l'institution sur ce mode à reprendre à leur compte une vision cryptologique<sup>34</sup> dont les «aveux» et la contrition constitueront pour certains le point d'orgue. L'autobiographie d'Henri Barbé (1<sup>er</sup> décembre 1931), alors destitué de ses responsabilités, dont le dossier est en cours d'instruction, illustre cette logique : s'accusant (sincèrement ?) d'avoir été le leader d'un groupe fractionnel, il ajoute «que bien qu'ayant la conviction profonde de la justesse de la lutte contre ce groupe, j'ai jusqu'à présent accompli des pas et des actes absolument insuffisants dans le sens de la reconnaissance totale de cette faute et de l'explication complète devant le parti des buts, de la ligne anti-léniniste du groupe. Je compte corriger ces insuffisances dans la discus-

29. CRCEDHC, Moscou, 495 270 254, autobiographie d'Édouard Aubert, 1937.

30. Lucien Monjauvis dans son autobiographie du 19 mars 1932 écrit : «Nos relations de famille quoique bonnes ne sont pas très suivies et à part celles du parti nous n'avons aucune liaison *au dehors*». (souligné par nous), CRCEDHC 495 193 216.

31. Cf. Marie-Claire Lavabre, *Le fil rouge, sociologie de la mémoire communiste*, PFNSP, 1994 : «La hiérarchie du secret, marque de la hiérarchie des fonctions et des pouvoirs, correspond du même coup à la structure sédimentaire qui caractérise les organes de direction à tous les niveaux [...] les militants, et particulièrement ceux qui pourraient venir s'agréger à quelque niveau que ce soit au noyau stable, doivent être transparents, sans ombres et sans secrets, sinon sans taches. Car la transparence, elle, est une valeur revendiquée» (pp. 255-257).

32. «Un agencement de relations entre représentations, valeurs et pratiques sociales qui puisent leur légitimité dans les limites d'un groupe et qui orientent celui-ci dans ses compétitions avec les groupes concurrents. L'idéologie ne peut pas exercer sa prégnance dans le groupe si elle n'est pas investie affectivement par les individus comme objet au sens psychanalytique», Jacques Maître, *L'autobiographie d'un paranoïaque*, Éd. Economica, 1994, p. 8.

33. Bernard Pudal, *Prendre parti*, Presses de la FNSP, 1989, p.176.

34. Cf. Dewerpe, *op. cit.* : «En affectant à l'explication d'un phénomène politique des causes invérifiables relevant de l'occulte, l'interprétation cryptologique poursuit des fins multiples et cohérentes : réduire la politique adverse à un projet de manipulation clandestine ; rendre raison de la relation de conflit et des rapports de forces politiques par la nature intrinsèquement cryptique de l'adversaire ; rendre compte des conflits internes et des échecs comme de fruits d'actions clandestines menées par celui-ci. Parce qu'elles ramènent au plus simple le monde social, ces opérations assurent un déplacement réducteur particulièrement payant dans un système politique qui est travaillé par des réalités complexes», p. 104.



## DOSSIER

*Histoire politique,  
histoire du politique II*

Claude Pannetier, Bernard Pudal  
*Écrire son autobiographie.  
Les autobiographies communistes  
d'institution, 1931-1939*

sion qui se déroule actuellement dans le parti et aussi dans la préparation du congrès du parti»<sup>35</sup>.

Rite d'institution, l'autobiographie communiste d'institution est un texte partiellement codé par la grille biographique (le questionnaire) qui guide l'autobiographe. A ce titre, comme toute autobiographie, on peut l'analyser à travers un quadruple prisme<sup>36</sup> : le prisme de la langue, du champ littéraire (au sens le plus large), du lecteur supposé et celui de l'auteur. Prisme de la langue : «tout texte est avant tout un fait de langage et chaque langue opère un cadrage du réel»<sup>37</sup>. Les niveaux de langue varient suivant les autobiographies : du style télégraphique au quasi texte littéraire usant de l'imparfait du subjonctif et de métaphores, l'autobiographe choisit, dans les limites de ses possibilités culturelles et de sa stratégie textuelle, la langue qu'il utilise. Le prisme du champ «littéraire»(ici, nous dirons du champ des biographies et autobiographies, littéraires ou non) : l'écrit, même guidé, prend place dans un espace de récits autobiographiques, et en particulier, dans l'espace des récits biographiques<sup>38</sup> que connaît le militant (récits édifiants : vies de Staline ou de Maurice Thorez plus ou moins codées par la «théorie» marxiste des destins sociaux ; biographies des manuels scolaires, etc.). Le prisme du lecteur supposé : «tout auteur, quand il écrit, anticipe sur les effets que la lecture produira, et les profits (divers) qui peuvent en découler pour lui»<sup>39</sup>. L'autobiographe sait que son récit fera l'objet d'une évaluation dont dépend sa carrière militante. Certains informent explicitement les évaluateurs de leurs préférences. Henri Lozeray par exemple : «mes aptitudes sont surtout dans le domaine de l'organisation. J'ai participé longuement à l'agitation, mais des raisons de santé et surtout une observation sérieuse de mes capacités m'ont convaincu qu'il était inutile de persévérer dans ce domaine de l'activité du parti. Mon activité s'est surtout spécialisée dans le domaine de l'organisation clandestine»<sup>40</sup>. Le prisme de l'auteur : «les formes et contenus des écrits d'un auteur dépendent de la position dans le champ littéraire ; elles dépendent aussi de la trajectoire qui y mène et de l'*habitus* qui la résume»<sup>41</sup>. Les auteurs, dans le cas des autobiographies communistes, n'ont ni le même âge, ni la même trajectoire militante, ni la même connaissance des codes biographiques prisés par l'institution. Ils n'écrivent pas leur autobiographie dans le même contexte interne et externe. Tous ces prismes doi-

35. Autobiographie d'Henri Barbé sous le pseudonyme de J. Colona, rédigée à Moscou et datée du 1<sup>er</sup> décembre 1931, 9 pages, CRCEDHC 495 270 7609.

36. Nous transposons ici, sans autre forme de procès, l'analyse que Gérard Mauger consacre aux «Autobiographies littéraires, objets et outils de recherche sur les milieux populaires», *Politix*, n°27, 1994, pp. 32-44. Notons que nombre d'autobiographies sont rédigées à l'École Léniniste Internationale, c'est-à-dire dans le contexte d'une éducation fortement investie affectivement par les militants qui ont été jugés dignes d'en bénéficier.

37. Gérard Mauger, *ibid.*

38. Bernard Pudal, «La biographie entre science et fiction», *Politix*, n° 27, 1994.

39. Gérard Mauger, *ibid.*

40. CRCEDHC, autobiographie d'Henri Lozeray, 1931.

41. Gérard Mauger, *ibid.*

vent être pris en compte pour interpréter le texte qu'ils proposent, ce qui implique que l'analyse interne des textes soit étroitement associée à l'analyse externe (données biographiques, situation politique, etc.).

Prise dans les jeux d'une institution totale, assujettie peu à peu à une vision cryptomatique, l'autobiographie communiste d'institution, suivant les usages qui en seront faits, est donc tout à la fois un rite d'institution, le curriculum vitae d'un postulant au rôle de fonctionnaire de la révolution, une des pièces d'un dossier d'inquisition possible, un moment privilégié d'objectivation sociologique de soi, un acte d'écriture où se mêlent, selon des combinaisons multiples et chaque fois spécifiques, remise de soi et distance à l'institution.

On comprend donc la discrétion qui entoure les documents, ses formes d'utilisation et ses conditions de conservation.

### **L'autobiographie comme formation de compromis**

La rédaction d'une autobiographie, à un moment donné, est surdéterminée par la position dans la trajectoire militante et la pente de cette trajectoire au sein de l'institution. Une autobiographie est une présentation de soi réglée par le questionnaire et la plus ou moins grande conscience qu'a l'autobiographe de ses écarts à la norme militante «idéale», norme elle-même évolutive, progressivement «définie» au cours des années trente – à la fois explicitement, mais aussi et surtout pratiquement. Pris entre une imposition de transparence et ses aptitudes, mais aussi son «intérêt» à la transparence, l'autobiographe rédige son histoire dans le cadre d'une double transaction liée : la première, la plus visible, c'est la transaction avec l'institution. La seconde, c'est sa transaction avec son «moi idéal militant» plus ou moins représenté par l'institution. Quand l'investissement d'objet institutionnel satisfait au mieux le narcissisme, la remise de soi peut être totale. Chaque autobiographie est donc une formation de compromis qui suppose pour être interprétée deux types d'analyses complémentaires : une analyse systématique comparée de l'ensemble des autobiographies, seule à même de donner à voir la modalité propre de chaque récit autobiographique, combinée à l'ensemble des données externes possédées sur le militant (trajectoire biographique, position partisane, etc.).

## DOSSIER

*Histoire politique,  
histoire du politique II*

Claude Pennetier, Bernard Pudal  
*Écrire son autobiographie.  
Les autobiographies communistes  
d'institution, 1931-1939*

### Les tactiques textuelles

Le canevas autobiographique à côté de lui, parfois même simplement indiqué oralement, le militant rédige. A la différence d'un questionnaire qui anticiperait typographiquement la pondération des réponses, le militant doit lui-même déterminer cette pondération. Cette procédure lui laisse une certaine latitude. Il peut être plus ou moins concis ou saisir cette opportunité pour relater, parfois avec force détails, sa vie et ses affects. Albert Vassart conclut sa propre autobiographie en indiquant la posture qu'il a adoptée : « Telles sont les réponses aussi brèves que possibles que je peux donner aux questions posées et dans l'ordre ou elles le sont »<sup>42</sup>. Son texte de huit pages manuscrites s'intitule sobrement « Note biographique ». D'autres se saisissent de cette injonction institutionnelle pour « se » dire. Maurice Ancelle, à Moscou, en 1932, rédige une « Auto-biographie » (c'est le titre) de quatorze pages dans laquelle il traite longuement de sa vie de pensionnaire durant la guerre de 14-18 et de sa séparation d'avec sa mère : « Ma mère me mit dans une pension bourgeoise sa patronne payait. J'étais le seul enfant prolétaire et naturellement détesté par les autres, je fus mis chez des paysans j'y restais jusqu'en 1918, je fut évacué en Auvergne, je fut ramené à la croix rouge à Paris car ma mère ne payait plus la pension, et envoyé dans un orphelinat américain je voyais ma mère tous les 4 mois, j'étais chez les sœurs, n'étant pas été élevé dans la religion, je me révoltais à plusieurs reprises et mon caractère s'aigrit, j'en garde encore l'empreinte »<sup>43</sup>. Ainsi, le simple fait d'intituler sa réponse « auto-biographie », « biographie », « note biographique », n'est pas indifférent. Le *récit* autobiographique, relevant de la narration homodiégétique, impose une focalisation interne ouverte sur une « subjectivité déclarée »<sup>44</sup>, la *note* biographique peut s'analyser comme une stratégie discursive qui préserve cette subjectivité.

Certains recopient les questions du canevas ou mentionnent le numéro de la question à laquelle ils répondent, d'autres au contraire effacent ces marques, proposant alors un texte d'une seule traite ou divisé en paragraphes propres. En forçant quelque peu le trait, les autobiographies oscillent entre la réponse explicite au questionnaire bureaucratique et l'esquisse d'une autobiographie plus littéraire, plus intime. Ces deux modalités ne se laissent pas aisément interpréter. La concision peut signifier une certaine retenue, une volonté de « ne pas en

42. Albert Vassart, *Autobiographie*, CRCEDHC 495 270 952, citée.

43. Maurice Ancelle, *Autobiographie*, citée.

44. Sur ces questions, cf. Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975 et *Moi aussi*, Paris, Seuil, 1986 ; Jean-Michel Adam, *Le Récit*, Paris, PUF, 1994.

remettre» mais aussi une certaine distance à la demande institutionnelle, voire une tactique pour dissimuler certains faits. A l'inverse, le récit détaillé peut aussi bien signifier une certaine complaisance à soi, s'imposer si le militant a des comptes à rendre ou traduire le désir d'être le plus transparent possible. L'ordre des questions lui-même est généralement respecté, mais dans la mesure où il combine chronologie et thèmes, un certain espace de jeu est possible. Cet ordre est loin d'être insignifiant. Commenant par des questions d'identification (personnelle, familiale, professionnelle), le canevas s'organise ensuite autour de la «situation de parti», les autres aspects de la vie du militant (formation et développement culturel, responsabilités sociales, répression et casier judiciaire) ne prenant sens que par rapport à la situation de parti. Si les autobiographies, à quelques exceptions près, respectent l'ordre prescrit, elles varient entre deux pages et près de vingt pages. De trop laconiques autobiographies laissent parfois désarmé le responsable aux cadres. Étienne Landaboure rédige une «Biographie» (c'est le titre) manuscrite d'une page et demie, datée du 13 septembre 1938, qui lui vaut l'appréciation suivante : «Bon camarade mais biographie insuffisante»<sup>45</sup>. L'exercice lui-même implique un travail de remémoration, plus ou moins coûteux, plus ou moins rigoureux. Georges Marrane excipe de cette difficulté pour justifier le délai qu'il s'est accordé avant de répondre : «Je n'ai pas répondu plus tôt au questionnaire parce que c'est un travail assez long assez difficile à résumer et que j'ai peu de temps de disponible»<sup>46</sup>. Il est vrai qu'il a déjà un notable passé militant au moment où il se plie à cette injonction.

L'auteur d'une autobiographie dispose d'un éventail de possibles stylistiques. Le narrateur s'adresse parfois directement à un destinataire supposé («la» direction du parti ou les responsables aux cadres), généralement à l'occasion d'un plaidoyer *pro domo*. Des conflits passés se règlent à cette occasion, des frustrations s'énoncent. Auguste Havez «en profite pour dire que si la direction du parti avait été plus attentive à mes plaintes, Celor aurait été démasqué plus tôt»<sup>47</sup> ; Léon Moussinac rappelle qu'en 1932, il a perdu beaucoup d'argent pour fonder le Théâtre d'Action Internationale qui dut fermer ses portes : «Je me trouve d'autant plus désemparé qu'à ce moment le Parti m'oblige à refuser le prix littéraire Théophraste Renaudot qui m'était offert pour mon roman qui

45. Autobiographie d'Étienne Landaboure, 13 septembre 1938, CRCEDHC 495 270 770.

46. Georges Marrane, Autobiographie, CRCEDHC 495 270 34.

47. Auguste Havez, Autobiographie, questionnaire du 30 juillet 1930, rédigée début 1933, CRCEDHC, 495 270 249.

## DOSSIER

*Histoire politique,  
histoire du politique II*

Claude Pannetier, Bernard Pudal  
*Écrire son autobiographie.  
Les autobiographies communistes  
d'institution, 1931-1939*

venait de paraître : *La Tête la première*»<sup>48</sup>. Ces quelques éléments suffisent pour justifier une étude systématique de ces autobiographies accordant toute sa place à la littérarité de ces autobiographies. Manuscrites ou dactylographiées, bureaucratiques ou littéraires, concises ou développées, chacune reflète une stratégie textuelle, plus ou moins conditionnée par les pré-requis culturels du militant, par laquelle s'exprime, ou se «trahit», la relation au parti et à l'engagement politique. Tel est en effet l'enjeu d'une autobiographie, «ce récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité»<sup>49</sup>. Le pacte autobiographique tend vers l'aveu, même s'il ne s'y limite pas, et la «vérité» (le système référentiel réel) du récit autobiographique fait toujours l'objet d'une réinterprétation «romanesque», ne serait-ce que celle du roman familial. Ces questions de méthode ne sont pas secondaires : elles conditionnent l'interprétation au second degré du rapport des militants à l'institution communiste, rapport évolutif pour chaque militant, et pluriel. D'un point de vue méthodologique, l'intérêt d'une analyse dans le cadre d'une institution totale, c'est sa difficulté même, précisément condensée dans ce for intérieur qui, par définition, échappe tendanciellement à l'observation. Le fidéisme de façade peut refléter un accord parfait, dissimuler des désaccords tus, masquer un cynisme assumé, couvrir un processus de détachement ou protéger le travail d'auto-conviction. A titre exploratoire, on proposera une esquisse d'un espace typologique des autobiographies, fondée sur la gradation des fidéismes, elle-même partiellement révélée par les formes de remise de soi.

### Remises de soi et distance critique

La règle qui préside à la remise de soi n'est autre que celle de la dépossession de tout patrimoine, ainsi que l'attestent les vœux monastiques de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Elle conditionne la dépendance à l'institution. Mais il faut certainement entendre «patrimoine» d'une manière non restrictive, les indicateurs de la dépossession sont divers, sociaux et psychologiques. Ressources culturelles limitées, jeunesse, isolement social et psychologie se combinent de multiples façons. D'autre part, l'engagement politique et la prise de responsabilité

48. Léon Moussinac, *Autobiographie de fin 1935-1936*, CRCEDHC 495 270 81.

49. Philippe Lejeune, *op. cit.*, 1986, p. 14.

contrariaient la dépendance à l'institution, laquelle est «condamnée» à doter les militants de ressources culturelles (formation militante<sup>50</sup>), d'assurance personnelle (travail de direction, prises de parole publique, etc.), voire de capital social (fonctions électives, organisations mixtes, rencontres personnelles). Un très bel exemple de cette situation «tendue» qui est au principe du passage de la *loyalty* à l'*exit* nous est fourni par l'autobiographie que rédige Georges Thomas, dit Fouilloux, le 10 septembre 1938. Ajusteur, titulaire du CEP, il fut l'un des premiers communistes français à bénéficier de la formation de l'École Léniniste Internationale de juin 1926 à août 1928. Il y apprend «partiellement le russe», puis il entre dans l'appareil du PC pour être progressivement affecté aux questions paysannes (à partir de 1931). Dans le cadre de ces responsabilités, il rencontre sa femme, avocate, membre du PC. Puis, alors qu'il dirige le journal du PC en direction des paysans, *La Voix paysanne*, il crée le Service des vins de la Voix paysanne, une entreprise de distribution, que la direction du Parti lui propose de gérer en propre en en changeant la raison sociale (1936). Lorsqu'il fait son bilan autobiographique en 1938<sup>51</sup>, il souligne l'évolution de toutes ses ressources :

«Aujourd'hui mes connaissances générales, écrit-il, correspondent à peu près au brevet élémentaire. En outre depuis mon mariage avec Renée Mirande, je connais les principes essentiels du Droit et à peu près complètement la législation sociale et le droit rural» et il annonce alors explicitement sa prise de distance : «Le résumé de plus de 15 ans d'activité politique vous indique à peu près ma *tendance*. Je suis suffisamment âgé maintenant pour tenter de m'apprécier moi-même. *Ma devise est celle-ci* : «Créer». J'ai fait beaucoup de propagande, sous toutes les formes, dans tous les milieux et je conclus que la propagande qui ne se traduit pas par une organisation est une propagande erronée. Lorsqu'elle tend à affaiblir ou à désagréger l'organisation elle est criminelle».

Bien qu'évalué «A1», sans doute parce que sa profession de foi n'a pas de teneur explicitement politique, cet ajusteur devenu marchand de vin en gros, ce «primaire» devenu «juriste», ce jeune ayant acquis une longue expérience de la propagande et du travail de direction, dispose désormais d'assez de ressources pour organiser sa vie en fonction de sa devise propre, indépendamment de l'alliance avec l'institution communiste dont il s'éloigne vers 1938. La comparaison entre cette autobiographie de 1938 et celle qu'il avait rédigée le 31 décembre 1931 est édifiante : sa femme, alors, était «enfant naturelle» et

50. Le passage par l'ELI semble avoir été pour certains militants un moment important dans l'acculturation militante. René Fromage note dans son autobiographie du 5 février 1931 : «Au temps où j'étais à l'École Internationale Léniniste – j'ai effectué quelques travaux sur la 1<sup>ère</sup> Internationale – sur l'anarchisme – ceci n'a jamais vu le jour – n'ayant jamais eu le temps de le mettre au point – mes professeurs à l'école en avaient connaissance. J'avais présenté ceci sous forme de rapport», CRCEDHC, 495 270 8590. Élève à l'école de Bobigny (autobiographie publiée dans *La Génération léniniste du prolétariat français*, d'Alfred Kurella, 1925), René Fromage adhère pendant la guerre, à 15 ans, à un groupe anarchiste. Militant du Syndicat des métaux en 1917. Il lit à cette époque *La Vague, Ce qu'il faut dire, Le Journal du peuple*. Il quitte le PC et la JC en 1923-24 pour des «disputes intestines d'ordre personnel». Fait l'ELI de mars 1926 à septembre 1928. Ayant été «lié» à Zinoviev et Trotsky, il fera son autocritique (juillet 1926 ?) : «je romps toutes relations, sans être toutefois entièrement convaincu de la fausseté de ma position».

51. Autobiographie du 10 septembre 1938 de Georges Thomas dit Fouilloux, CRCEDHC 495 270 854. (Souligné par nous)

## DOSSIER

*Histoire politique,  
histoire du politique II*

Claude Pannetier, Bernard Pudal  
*Écrire son autobiographie.  
Les autobiographies communistes  
d'institution, 1931-1939*

«orpheline», «sans profession déterminée». Lui-même se présentait ainsi : «En dehors de mes connaissances mécaniques je n'ai aucune autre ressource». Plus loin il notait : «En dehors des rares alliances que j'ai avec mes beaux-frères qui sont sympathisants du Parti, je n'ai aucune relation»<sup>52</sup>.

### *La dépossession*

Bien que l'évaluation portée sur l'autobiographie par le responsable aux cadres soit brève, elle aide à repérer les militants les plus prisés. L'autobiographie d'Eugène Hénaff peut être considérée comme l'une des autobiographies modèles si l'on en croit la très laudative appréciation que porte Maurice Tréand. Le récit est bref : cinq pages. Hénaff ne fait pas «de phrase» (à tous les sens de l'expression, plusieurs réponses sont sans verbe). Son niveau culturel le lui interdit mais aussi une sorte de refus de «trop parler de soi» et de «trop bien parler». Ni interruption dans son militantisme, ni sanction, ni opposition, ni «histoire d'argent», il est sans tache et sans prétention. Il dit la vérité sans fard. Comment est-il devenu communiste : «Je suis venu au parti sur invitation de copains y appartenant», répond-il. Son «instruction politique» ? «Je me suis éduquer un peu tout seul et surtout au cours des grèves auquel j'ai participer, je n'avait guerre lu avant que je viennent au parti, depuis j'ai essayer au début sans comprendre de lire Lénine, et Karl Marx salaire prix et Profit que je ne comprenais pas. J'ai lu et a force de conseil commencer à comprendre Marx œuvre citer plus haut ainsi que les questions du léninisme de Staline et la maladie Infantile et l'Impérialisme de Lénine». On l'a vu, le seul défaut d'Hénaff, c'est d'avoir une compagne, au moment où il répond au questionnaire, qui n'est pas «du parti» et dont l'activité politique est des plus réduites bien qu'il la présente comme sympathisante. Tréand, le 21 juin 1938, porte l'appréciation suivante : «Secrétaire de l'Union des syndicats de la Seine. Depuis sa biographie il s'est marié avec une bonne militante et a un enfant. Camarade d'avenir très sûr, très sérieux, attaché au Parti, homme de masse très aimé» (fait à Moscou).

L'autobiographie d'Hénaff, tant dans sa forme que dans son contenu, illustre parfaitement la définition thorézienne de la promotion des cadres. Celle-ci doit tenir compte : 1- Du dévouement absolu et inconditionné à la cause de la classe ouvrière représentée par le parti. 2- De la liaison avec les masses. Nous voulons de véritables chefs ouvriers, populaires

52. *Ibidem*, autobiographie datée du 31 décembre 1931, 3 pages dactylographiées. Georges Thomas, qui prend le pseudonyme de Fouilloux en allant à l'ELI, était fils d'un instituteur ayant abandonné par anticléricalisme ce métier pour devenir ouvrier électricien. Il signale en 1931 que dans sa famille, il a «un vague cousin (Isabel marchand de bois) qui est millionnaire et que je ne vois jamais»...

et non pas de prétendus savants, des pédants enfermés dans leur tour d'ivoire. Nous voulons des dirigeants agissant dans le parti, par le parti et seulement avec le parti, quel que soit le poste où le parti les a placés (organisations ouvrières, coopératives, municipalités, etc.)<sup>53</sup>.

La remise de soi, ici explicitement recherchée, repose sur une manifeste délégation d'opinion à la direction du Parti, délégation dont l'éthique ouvriériste constitue le levier, l'absence de ressources culturelles propres l'une des pré-conditions. Cette absence de ressources culturelles se donne à voir dans les réponses que font les militants aux questions sur leur développement intellectuel où ils reconnaissent fréquemment leurs carences, suggérant ainsi leurs doutes quant à leur promotion au sein de l'institution communiste : le cadre et dirigeant communiste ne doit-il pas, peu ou prou, détenir une certaine «virtuosité» dans le maniement des connaissances «marxistes», être à la fois dans la *fides implicita* et dans la *fides explicita*<sup>54</sup>. Venise Gosnat écrit :

«J'ai fait de très courtes études à l'école primaire d'Asnières les Bourges, pendant 4 ans, à raison de 5 mois par hiver. L'été je gardais les vaches. Je me suis un peu développé depuis, mais je n'ai *naturellement* publié aucun ouvrage et je ne connais aucune langue étrangère. Je lis tout ce qui me tombe sous la main. J'ai lu quelques ouvrages de *nos maîtres en communisme* mais je serais bien incapable de faire un cours marxiste»<sup>55</sup>.

Une autre autobiographie, celle du militant de Bourges Marcel Cherrier, rentre dans la même catégorie. Rédigée en 1937, très brève, sans phrase, elle lui vaut l'appréciation assez rare de «belle bio». Marcel Cherrier se présente comme un militant «destiné» au PC et attaché au parti sur le mode d'une évidence vocationnelle ouvriériste. Ouvrier hautement qualifié, à la différence d'Hénaff, rien ne vient entacher sa biographie (origines sociales, trajectoire politique, attitude interne passée et présente, etc.) :

«Entré au Parti en novembre 1923 j'y étais déjà préparé par l'éducation politique qui m'avait été donnée par mon père» ; «Je n'ai jamais fait partie d'une opposition quelconque et considère les trotskistes comme les pires adversaires du communisme. A Bourges il n'y a pas à ma connaissance d'opposition trotskiste organisée mais on rencontre des trotskistes qui s'ignorent, éléments pervers ayant la haine de notre parti et de ses militants.» ; «Élève à l'école primaire où je passai le certificat d'études je passai deux années à l'école primaire supérieure. Les nécessités de l'existence obligèrent mes parents à m'envoyer en apprentissage. J'ai lu un certain nombre de livres de Marx, Lénine, Staline mais je dois dire que je n'ai pu faire une étude très approfondie de ces

53. Maurice Thorez, *Fils du peuple*, 1937, p. 198.

54. Max Weber, *Économie et société* 2, Agora/Plon, 1995, pp. 335 et suivantes.

55. Venise Gosnat, CRCEDHC 495 270 999, autobiographie manuscrite (2p) du 28/1/1933, souligné par nous.



## DOSSIER

*Histoire politique,  
histoire du politique II*

Claude Penner, Bernard Pudal  
*Écrire son autobiographie.  
Les autobiographies communistes  
d'institution, 1931-1939*

ouvrages en raison des tâches pratiques et aussi des soucis de ma famille. Je dois dire également que ma tâche actuelle de secrétaire de syndicat des Et. M (3400 membres) ne me permet pas de lire régulièrement les publications du parti sauf la presse que je suis attentivement».

Ces deux autobiographies ont en commun d'affirmer la bonne volonté culturelle militante tout en la bornant, soit au nom des leçons de l'expérience des luttes, soit par l'urgence de la pratique. On peut interpréter le rapport implicite à la théorie politique que révèlent ces formulations comme un rapport d'exclusion (de familiarisation préréflexive) – et non comme un rapport d'appropriation «personnelle» susceptible d'introduire une tension interne entre un «moi» désireux d'être en accord avec lui-même en soumettant la prise de parti à un «système de principes explicites et spécifiquement politiques, justiciables du contrôle logique et de l'appréhension réflexive».<sup>56</sup> La grille d'évaluation que projette Tréand sur les autobiographies saisit par une intuition totale, prenant en compte le *style* des réponses et leur contenu, le plus ou moins grand degré d'adéquation du militant au modèle<sup>57</sup> du cadre ouvrier – incarné au plus haut de la hiérarchie par M. Thorez tel qu'il se «représente» dans *Fils du peuple*.

La remise de soi peut être fondée sur un sentiment de profonde illégitimité, voire sur une éthique de la remise de soi «recherchée», qui ne repose pas sur le dénuement culturel. C'est semble-t-il le cas d'Édouard Aubert. Apparenté à la bourgeoisie par bien des attaches, É. Aubert est issu d'un ménage séparé en deux tendances, l'une que représente le père, celle de l'embourgeoisement des idées et du mode de vie, l'autre, celle de sa mère, fille d'un mineur à Bessèges (Gard) qui «ne s'habitua jamais à cette vie large, imposée par mon père qui avait rompu avec sa famille bourgeoise pour l'épouser mais qui par la suite revint vers sa famille. Ma mère vécut ainsi presque seule élevant ses enfants, n'ayant aucune relation». Cette dualité de tendances, Édouard Aubert la reproduit avec sa femme : «Ma femme a été élevée au milieu de principes bourgeois mais depuis notre mariage, la réalité de la vie a modifié ses idées sur toutes choses. Elle raisonne. Douée d'une réelle intelligence, elle comprend maintenant ce qui lui échappait hier et depuis que je milite effectivement, elle est celle qui s'intéresse au mouvement, qui m'encourage, m'aide dans mon travail dans la mesure de ses forces». Aubert

56. Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Éditions de Minuit, 1979, pp. 490-491.

57. Sur ces saisies intuitives, cf. P. Bourdieu et Monique de Saint-Martin, «Les catégories de l'entendement professoral», *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1975, n° 3.

interrompt ses études à 15 ans («au sujet d'une injustice, je me suis battu avec un professeur de l'école supérieure et j'ai demandé à mon père de me faire faire l'apprentissage d'un métier»). «A 17 ans, après mon apprentissage, mon Père, fatigué de mon esprit indépendant m'envoya aux États-Unis vers mon frère qui, âgé de 19 ans de plus que moi est directeur aux Établissements Gillet (United Pieres Dyes Works) à Lodi dans le New Jersey. C'est là que j'ai compris le vrai visage du régime capitaliste et qu'après un an de travail avec mon frère, je me suis séparé de lui pour donner libre cours à ma nature indépendante et révoltée». Cet homme qui cherche sa voie entre Père et Mère, classe ouvrière et bourgeoisie, devient anarchiste aux États-Unis. A la recherche d'une vie sociale conforme à sa morale politique, il s'engage dans la lutte syndicale d'abord, puis adhère au PC, non sans un profond sentiment d'illégitimité tant cet engagement est vécu comme devant réaliser un moi idéal. Rédigée en 1937/1938, cette autobiographie est celle d'un militant totalement accaparé par la lutte syndicale qui n'entre au PC qu'à la suite d'une lente évolution. Les dirigeants du parti qui peuvent confirmer ses dires ne sont pas des «ténors» (Airoldi, Delobelle, Coisne). Édouard Aubert ne cherche pas une place mais un accord avec soi-même. Son journal intime, bien plus tard, confirmera cette «tenue» morale et exigeante. Mais il ne fera jamais carrière dans le parti. Il indique implicitement sa distance au parti : «Je donne toute mon activité au mouvement syndical et mes tâches multiples (secrétaire de mon syndicat [15 000 membres] et délégué régional de la fédération du Textile [53 000 travailleurs]) ne me permettent pas d'avoir une tâche au Parti». Le militantisme syndical fut pour certains militants une façon d'échapper partiellement aux conflits internes au parti, une façon de préserver une morale révolutionnaire. Édouard Aubert donne à entendre cette recherche d'un accord avec soi : «Je lis régulièrement mais imparfaitement, du fait de mes nombreuses tâches syndicales, *La Correspondance Internationale*, *Les Cahiers du Bolchevisme*, je lis naturellement *L'Huma*, mais aussi *Le Populaire*, *L'Œuvre*, etc., pour fortifier mes réflexions». Si la transparence en son cas semble totale, si l'autobiographie est ici explicitement auto-réflexive, c'est qu'un moi divisé y prédispose. Indirect indicateur d'une conscience inquiète, l'autobiographie révèle en ce cas l'angoisse de l'engagement.

## DOSSIER

*Histoire politique,  
histoire du politique II*

Claude Penner, Bernard Pudal  
*Écrire son autobiographie.  
Les autobiographies communistes  
d'institution, 1931-1939*

### *Les remises de soi négociées*

Georges Marrane est déjà un militant chevronné (il a 45 ans) lorsqu'il rédige son autobiographie en juin 1933<sup>58</sup>. Né en 1888, il est fier de son parcours militant et des responsabilités qu'il a assumées. Mais son profil diffère de ceux qui sont dans une totale remise de soi. Sa réponse sur l'instruction est édifiante :

«J'ai été à l'école primaire à Mantes, Louviers et à Caen. J'ai quitté l'école à 12 ans et j'ai commencé à travailler avec mon père comme apprenti mécanicien à la papeterie de Ballancourt (Seine et Oise). Je n'ai pas reçu d'instruction politique. J'ai lu des livres et des brochures. C'est à la suite de ces lectures, particulièrement celle relatant la contradiction entre Jaurès et Guesde et intitulée *les deux méthodes* que j'ai été convaincu de la nécessité de l'action de classe et que j'ai demandé mon adhésion au parti socialiste pour lutter contre les jusqu'au boutistes et pour la reprise des relations internationales entre les partis socialistes pour mettre fin à la guerre. J'ai lu quelques livres de Marx dont je ne me souviens plus les titres et une partie du Capital. Je n'ai rien lu d'Engels à part le manifeste. J'ai lu quelques livres de Lénine et de Trotsky. J'ai écrit une brochure sur la coopérative révolutionnaire. Je ne connais aucune langue étrangère, j'ai appris quelques mots d'allemand lors de mon emprisonnement en 1923. Je lis par intermittence les Cahiers du Bolchevisme, la Correspondance Internationale, l'Internationale Communiste et la revue de l'ISR. Également par intermittence le Populaire, quand le parti me charge d'aller porter la contradiction dans une réunion socialiste. J'y trouve toujours des arguments d'actualité contre la collaboration de classes».

Marrane souligne qu'il est venu au communisme par conviction, durant la guerre, après avoir pesé les arguments des camps en présence. Ce qu'il met ainsi en relief, c'est un principe de production de son opinion fondé sur «la cohérence intentionnelle des pratiques et des discours engendrés à partir d'un principe explicite et explicitement politique»<sup>59</sup>. L'épilogue qui achève son autobiographie, véritable admonestation aux responsables, aux cadres, est dû au fait qu'il a tardé à rendre son autobiographie et qu'on l'a rabroué. Il s'explique et «vide son sac» :

«Je n'ai pas répondu plus tôt au questionnaire (...) Parce que je proteste contre la méthode qui consiste à demander des explications à un militant avec des menaces. Je considère ce procédé comme une continuation de la méthode du groupe Barbé. Je suis membre de l'IC parce que je suis convaincu qu'elle seule peut défendre la classe ouvrière et abattre le capitalisme déclinant. Je suis militant communiste parce que je pense que l'ouvrier qui a compris la nécessité de la lutte des classes doit toutes ses forces à sa classe et à son parti qui en

58. Voir les publications de Nathalie Viet-Depaule et de Michèle Rault, en particulier la notice du *Maitron*, t. 35. L'autobiographie de Marrane est conservée sous la cote 495 270 34.

59. Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 491.

est le dirigeant. Par conséquent je n'ai pas besoin d'avoir un poste dans le parti pour être communiste. Je n'ai pas besoin d'occuper un poste permanent pour gagner ma vie. Si je considère qu'il est utile, même élémentaire que le parti demande des renseignements aux militants qui occupent des postes responsables je trouve profondément humiliant qu'une telle demande soit faite avec des menaces. Une telle méthode ne peut avoir comme résultat que d'éloigner les militants sincères particulièrement dans la région parisienne. Et je proteste énergiquement contre de tels procédés qui ne peuvent que nuire à notre parti. Je reste bien entendu à la disposition de la Commission des cadres pour tout renseignement complémentaire. Ivry le 8 juin 1933».

Le «je» de Marrane est le «je» de l'ouvrier parisien révolutionnaire, qui «pense par lui-même» ou du moins veut en avoir l'illusion. L'autobiographie est rédigée en 1933, le cours nouveau s'installe mais la confusion règne encore. Éliminé des plus hautes responsabilités qu'il avait assumées, Marrane ne se «prend pas pour un théoricien» mais il n'a pas encore compris ce qu'était un parti communiste en voie de stalinisation. Le travail de soi sur soi pour négocier leur «moi» que devront faire bien des militants est pour lui encore à faire. C'est un «je-ouvrier et révolutionnaire» qu'il brandit, un «je» qui négocie les conditions de la remise de soi.

A l'instar de Georges Marrane, Victor Cresson<sup>60</sup> est un militant relativement âgé et fier de son parcours militant au moment où il rédige son autobiographie en 1933 : «membre du parti socialiste bien avant guerre que j'avais laissé tomber avant 1914. Milité (élision du "je" ?) pendant la guerre en tant que syndicaliste. Je n'ai jamais fait partie de la franc-maçonnerie ni de la ligue des droits de l'homme». Il adhère au PC en 1920 (en fait au PS-SFIC) : «J'y suis entré de moi-même d'accord avec les 21 conditions ayant condamné depuis longtemps la 2<sup>e</sup> Internationale et son aboutissement 1914-1918». Ce militant n'est pas dans la sacralisation des Écritures Saintes : «Je n'ai pas lu Marx ni Engels. Lu beaucoup de brochures depuis celles des socialistes, anarchistes et communistes. Aime beaucoup lire. mais pense pouvoir dire m'être forgé mes opinions dans la vie dans la lutte et l'observation»... Un tel homme n'est évidemment pas dans une remise de soi totale. Il négocie son «adhésion» et tient à le faire savoir :

«Je n'ai jamais appartenu à aucune opposition organisée en fraction et ai toujours condamné le travail fractionnel par contre j'ai toujours aussi combattu les méthodes d'étouffement de la discussion et la période à la suite du congrès de Lille ou

60. Victor Cresson, autobiographie du 19 janvier 1933, CRCEDHC 495 270 8479.

## DOSSIER

*Histoire politique,  
histoire du politique II*

Claude Pennetier, Bernard Pudal  
*Écrire son autobiographie.  
Les autobiographies communistes  
d'institution, 1931-1939*

dans le parti on poussa ces méthodes jusqu'à la théorie en arrivant à un tel point que les camarades n'osaient plus exprimer leur point de vue, méthodes qui poussaient au travail fractionnel. J'ai été en désaccord sur la politique d'application des thèses et résolutions du 6<sup>e</sup> congrès mondial se traduisant par la période sectaire et gauchiste de 29 à commencement 32 et sur la surestimation de la radicalisation de la tactique du front unique. Je suis un de ceux qui ont osé en ces moments là dire ce qu'ils pensaient (à l'intérieur du parti) mais j'ai toujours été discipliné et pour la discipline de fer dans le PC».

«CEP à 11 ans + deux années d'études : instruction bonne moyenne (pas de connaissances spéciales)» précise-t-il. Il achève son autobiographie écrite sans emphase sur ces mots : «Voilà camarades. Je crois avoir répondu de mon mieux à votre questionnaire et suis toujours à la disposition de mon parti au cas où j'aurais été incomplet. Saluts communistes. Cresson le 19 janvier 33»...

Suivant l'itinéraire militant et l'âge, la nature de la conviction n'est pas la même, sans doute parce qu'elle a été acquise dans des conditions de socialisation politique différentes : ouverte, émiettée, concurrentielle pour ceux qui ont dû forger leur opinion dans le mouvement ouvrier d'avant 1914 et du début des années vingt ; de plus en plus contrôlée par l'institution communiste et dans un contexte où les barrières symboliques entre les différentes tendances du mouvement ouvrier étaient singulièrement tranchées à partir de la fin des années vingt et dans les années trente. Marrane comme Cresson mettent l'accent sur leur «jugement» propre. S'ils sont partisans d'une discipline de fer, ils tiennent à préserver un moi idéal militant qui introduit une tension potentielle au cœur de leur adhésion.

### *L'exhibition du «moi»*

Il y a «je» et «je». Ambrogelly Adolphe rédige son autobiographie le 28 septembre 1933. Son autobiographie se distingue de celle d'Hénaff par la fréquence de l'emploi du pronom personnel «je», par le détail des responsabilités qu'il a assumées et qu'il assume. Son autobiographie est apparemment «parfaite» à l'exception d'une exclusion temporaire vers 1930, qui peut, en 1933, apparaître comme un bon point :

«En 1930 la mécanisation de la direction du 4<sup>e</sup> Rayon et aussi des désaccords profonds existant dans la cellule de l'Idéale, certains éléments ont obtenu contre moi sans m'entendre une mesure d'exclusion. Je n'ai jamais cessé de protester et j'ai

continué à militer sans aucune interruption au PC. Les cellules ont protesté avec moi et après explication devant la direction du Rayon la décision a été rapportée. Aucun reproches ne pouvant m'être fait sur mon travail et sur mon activité. C'était une période où le sectarisme du groupe faisait la loi dans le parti. Je n'ai donc aucune interruption dans mon action militante dans le PC ni dans aucune autre organisation».

Ambrogelly présente néanmoins d'autres singularités. Sa scolarité : «J'ai fait mes études à Lyon 44 rue de Condé. J'ai eu mon certificat d'études en 1919 et j'ai fait 1 an de cours supérieur. J'aurai dû continuer d'aller à l'école mais en désaccord dans ma famille je suis parti de chez moi et mes études ont été arrêtées. Je me suis placé apprenti pâtissier nourri et couché à Villeurbanne». Quant à son instruction politique : «J'ai participé aux écoles des JC de la 4<sup>e</sup> Entente 1926. J'ai lu et possède et lis encore à temps disponible les livres de Marx Lénine et autres publications de notre parti»<sup>61</sup>. Son évaluation : «Bonne biographie. A suivre. 1/ Beau-frère de Chapelain, 2/ Exclu au moment du groupe 3/ Beaucoup trop de tâches. Dévoué (...) aucune liaison avec son père (chémist PLM), mère décédée en 1913 et sa femme "issue d'une famille bourgeoise". Pas de liaison [sous-entendu avec ses parents] depuis l'âge de 13 ans». L'évaluateur note l'essentiel. L'appréciation est positive, sans plus. Certains indices sont relevés (les trois premiers) ainsi que la rupture inexpliquée avec le milieu familial. Ambrogelly accomplira sa carrière au PCF jusqu'en 1939. Ensuite il adhérera en 1941 au Parti ouvrier et paysan de Marcel Gitton. Il sera exécuté sur ordre de la direction du PCF en 1944. Le «je» répété qu'il emploie indique une tension potentielle de l'investissement dans l'institution. Il ne sait qu'imparfaitement orienter sa demande en fonction de la définition «éthique» (sérieux, humilité, modestie, dévouement) du militant qui se routinise à cette époque. Ambrogelly, sans le savoir, indique qu'il ne vit pas pour le parti et par le parti. Son «je» est un «je» qu'il ne contrôle pas.

### *Le «quant-à-soi» préservé*

L'autobiographie (datée du 26 juillet 1933)<sup>62</sup> que rédige André Ferrat est un document d'autant plus intéressant qu'on sait aujourd'hui qu'à cette date André Ferrat est entré dans une phase de dissidence dont il situe le moment catalyseur vers avril 1933<sup>63</sup> (l'attitude de l'IC dans la question allemande achève de le convaincre, après un séjour de deux ans comme représentant du PCF à

61. A la différence des militants qui citent précisément les ouvrages et brochures qu'ils ont lus, Ambrogelly ne sait pas manifester l'inégalité de son rapport aux «maîtres en communisme». On pourrait ainsi reprendre toutes les réponses et l'on montrerait sans difficulté que la rhétorique d'Ambrogelly est entièrement tournée comme une demande d'emploi fondée sur une flatteuse image de soi. Les camarades qui le connaissent parmi «les plus connus» (c'est sa formulation) sont Ferrat, J. Duclos, Racamond, Alloyer ; il a «été de nombreuses fois arrêté à l'occasion de manifestations ou de grèves», etc.

62. André Ferrat, autobiographie manuscrite de 8 pages datée du 26 juillet 1933 (p. 5) (dont 2 pages dactylographiées), CRCEDHC 495 270 5138.

63. Notice biographique du DBMOF.

## DOSSIER

*Histoire politique,  
histoire du politique II*

Claude Pennetier, Bernard Pudal  
*Écrire son autobiographie.  
Les autobiographies communistes  
d'institution, 1931-1939*

Moscou en 1930-1931, qu'un indispensable redressement politique s'impose). Dissidence clandestine qui le conduira, jusqu'à son exclusion en 1936, à constituer un groupe fractionnel autour d'un bulletin clandestin, «Que faire ?» (premier numéro : novembre 1934)<sup>64</sup>. Son autobiographie, si elle respecte la règle du jeu, est parfaitement «contrôlée». Il se refuse à toute autre appréciation que strictement politique et personnelle. Sur sa femme, il ne dit mot, préservant cette relation sur celle du Parti : «Je suis marié depuis 1927. (Demander à Jeanne les renseignements qui la concernent). Sans enfant». Il se garde de se réclamer de quelconques «parrains» susceptibles de confirmer ses dires : «les points essentiels de ma biographie peuvent être confrontés par une série de membres du CC». Ce sont les absences ici qui parlent : pas un mot sur Trotsky et aucune mention de Staline. Son rapport à la théorie, il l'exprime ainsi : «J'ai lu et étudié à peu près tous les ouvrages marxistes et léninistes publiés en langue française». Sa biographie ne dit rien que les responsables aux cadres ne savent déjà. Si aucune formulation ne le trahit, tout le texte manifeste que l'investissement dans le PC est pour Ferrat subordonné à son analyse personnelle et à son éthique militante. Si Ferrat accepte de rédiger, du «bout des doigts», son autobiographie, ceux qui refusèrent ont vraisemblablement dû associer leur refus à leur démission du Parti communiste. C'est le cas de Pierre Chalmette, élu maire de Vallauris le 5 juillet 1936, qui refuse de rédiger son autobiographie et publie dans *La Patrie humaine* du 4 novembre 1938 (n° 318) un article où il motive sa démission entre autres raisons à cause de cette requête de la commission des cadres :

«J'ai pris connaissance de ce document "personnel et confidentiel" avec stupeur ou plutôt avec indignation. Ce que vous demandez là ce n'est pas une autobiographie, c'est la renonciation de soi même, c'est la soumission servile, c'est l'abdication totale de l'individu pour en faire une machine, un esclave, pire un espion»<sup>65</sup>.

Le recours à la notion de remise de soi, pour justifié qu'il puisse être, ne nous apparaît opératoire, au terme de cette étude, qu'à la condition d'en décliner les modalités (remises de soi «totale», «retenue», «négociée», «feinte», etc.), d'en penser la diachronie et les ordres séquentiels (de la remise de soi «retenue» à la remise de soi «totale» ou inversement, etc.) et surtout d'en souligner l'instabilité relative et variable. La remise de soi idéale recherchée par l'institution communiste au travers de sa politique du

64. Guillaume Bourgeois, «Le groupe "Que faire ?", aspects d'une opposition», *Communisme* n°5, 1984.

65. Cf. la notice de Pierre Chalmette dans le *DBMOF*, tome 22, p. 51. Arrêté en août 1944, Pierre Chalmette fut torturé par la Gestapo et mourut le 15 août.

personnel d'encadrement est une remise de soi «méditée» ; non celle de celui qui, démuné de tout, n'a d'autre alternative, mais celle de celui qui *parvient* à cette forme d'abandon en courant plus ou moins le risque d'une *fides explicita* qui peut déstabiliser sa «foi». Si l'on veut penser le communisme au xx<sup>e</sup> siècle par analogie avec la religion et l'Église, encore faut-il transposer la complexité des «voies de salut» de l'univers religieux à l'univers communiste tout en restituant au communisme ses tensions propres. Ce faisant, on comprendra mieux les combinatoires multiples entre *Fides implicita* et *Fides explicita*, protégées du regard de l'institution (mais aussi de l'analyse) par les secrets du for intérieur. Cette voie de recherche, cependant, permet de rendre compte du travail indissociablement psychologique, social, politique et cognitif qui conduira tant de cadres et dirigeants communistes au doute et au retrait. Élément d'une enquête décidée «là-haut», l'autobiographie peut se transmuier malgré soi en son contraire, inviter certains à faire sienne la question que se pose le personnage du *Questionnaire* d'Ernst von Salomon : «Comment comprendre l'existence de ce questionnaire sinon comme une tentative moderne de m'inciter à un examen de conscience ?»<sup>66</sup>.

66. Ernst von Salomon,  
*Le Questionnaire*, Paris, Gallimard, p. 9.